

Et la lumière fut

Pour l'amour de Dieu — Canada [Québec] 2010, 93 minutes

Francine Laurendeau

Numéro 273, juillet-août 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laurendeau, F. (2011). Compte rendu de [Et la lumière fut / *Pour l'amour de Dieu* — Canada [Québec] 2010, 93 minutes]. *Séquences*, (273), 52–52.

Pour l'amour de Dieu Et la lumière fut

Montréal, 1959. Léonie a onze ans. Elle aime sa vie d'écolière, elle aime particulièrement sœur Cécile, jeune enseignante ouverte et stimulante qui lui fait confiance, la chargeant de petits travaux qui l'enchantent, au point que sa mère en est presque jalouse. Un jour de mai entre dans sa classe un beau jeune homme à l'accent et au charme exotiques : il est originaire de Puerto Rico et sa soutane de dominicain est d'une blancheur immaculée. Coup de foudre instantané.

FRANCINE LAURENDEAU



Au centre de cette histoire, une fillette de onze ans, préadolescente sensible et émotive

Le coup de foudre est triple. Léonie, encore une enfant, ne saurait mettre un mot sur l'émotion qui lui coupe bras et jambes. Tandis que Soeur Cécile et le Père Malachy devront lutter contre une attirance réciproque pour ne pas trahir leurs vœux de chasteté. Quelque cinquante ans plus tard, Léonie, qui fait carrière de journaliste télé, réussira une rencontre à trois. Une rencontre sereine malgré tout.

Cette histoire d'un triple amour non vécu ne fera pas pour autant de *Pour l'amour de Dieu* un drame passionnel. Elle traverse le film en filigrane, un film tissé de petits événements de la vie quotidienne, de rencontres, de déceptions, de confidences chuchotées dans le secret du confessionnal, d'un cilice qui n'éteindra pas les tourments de la chair frustrée, de passages de ce magistral poème d'amour qu'est le *Cantique des Cantiques*, mais aussi de détails évocateurs d'une époque où les évêques roulaient les « r » et récitaient chaque soir le chapelet à la radio. Une époque où les bons catholiques devaient, sous peine de péché mortel, aller à la messe le dimanche. Une époque peuplée de fantasmes relevant de l'iconographie familiale. C'est ainsi que Léonie rencontre régulièrement son grand ami Jésus. Car le film est ponctué de fines touches d'humour.

Même si Micheline Lanctôt aurait aimé bénéficier d'un budget plus important et d'un temps de tournage plus étendu, *Pour l'amour de Dieu* n'en reste pas moins un film remarquablement accompli. Le scénario offre d'heureuses surprises, à commencer par le contraste entre les deux femmes qui encadrent la vie de Léonie. Le personnage de Soeur Cécile est

à la fois vraisemblable, sympathique et audacieux, tandis que Pauline, la mère de Léonie, est une femme pleine d'amertume et franchement anticléricale. Au centre de cette histoire, une fillette de onze ans, préadolescente sensible et émotive, qui découvre la vie et s'emmêle parfois dans ses complications. Actrices et acteurs sont d'une imparable justesse. Une trouvaille : avoir distribué Victor Andrés Trelles Turgeon, charmant juste ce qu'il faut, dans le rôle court mais périlleux du père Malachy.

Malachy et Cécile sont de beaux jeunes gens. Et à la fin du film, on va les retrouver très âgés. Trop souvent, lorsqu'on tente de vieillir un acteur au cinéma, un maquillage exagéré trahit le mensonge et on n'y croit guère. Alors autre trouvaille de ce film : au lieu de s'escrimer à ajouter de fausses rides aux jeunes visages de Madeleine Péloquin et Victor Andrés Trelles Turgeon, la réalisatrice les a carrément remplacés par les excellents acteurs âgés que sont Geneviève Bujold et Nelson Villagra. La caméra de Michel La Veaux explore avec souplesse les êtres et les lieux, les ruelles du quartier, les salles de classe, l'église très claire. Rien de sombre dans ce film. Et c'est vraiment le regard que porte la scénariste-réalisatrice sur une époque qualifiée de grande noirceur qui frappe par sa fraîcheur et sa nouveauté. Certes, les temps étaient durs pour les athées et, chez les religieux, on ne défroquait pas impunément, le sort réservé à François Hertel est là pour nous le rappeler. Mais contrairement à ce qu'on semble croire, toutes les religieuses enseignantes n'étaient pas de tyranniques dévotes, tous les prêtres n'étaient pas des violeurs d'enfants, tous les parents n'étaient pas des bigots. Oui, bien évidemment, ces fléaux sont réels et le film ne le conteste pas. La mère de Léonie a d'ailleurs une phrase accusatrice envers les frères qui « se sont occupés » de Jacques, un membre de la famille clairement malade mental. Mais on conçoit sans peine que Cécile et Malachy aient librement choisi de faire leur vie à l'intérieur de leur religion et de se consacrer à l'amour de Dieu. « Le Seigneur m'a appelée, dit soeur Cécile, on le choisit comme un amoureux. » C'est un choix difficile (sinon impossible) à comprendre aujourd'hui, mais le film de Micheline Lanctôt nous le campe sans préjugés dans un film souriant et lumineux que prolonge avec bonheur la musique de Catherine Major.

■ Canada [Québec] 2010, 93 minutes — **Réal.** : Micheline Lanctôt — **Scén.** : Micheline Lanctôt — **Images** : Michel La Veaux — **Son** : Dimitri Médard — **Mont.** : Aube Foglia — **Mus.** : Catherine Major — **Dir. art.** : Normand Sarrazin — **Cost.** : François Barbeau — **Int.** : Ariane Legault (Léonie), Madeleine Péloquin (Soeur Cécile), Victor Andrés Trelles Turgeon (Père Malachy), Lynda Johnson (Pauline), Rossif Sutherland (Jésus), Micheline Lanctôt (Léonie adulte), Geneviève Bujold (Soeur Cécile âgée), Nelson Villagra (Père Malachy âgé) — **Prod.** : André Gagnon, Monique Huberdeau — **Dist.** : Métropole.